



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

ETRE SANS DESTIN

Sorstalandság / Fateless

DE LAJOS KOLTAI

FICHE TECHNIQUE

HONGRIE - 2004 - 1h2

Réalisateur :
Lajos Koltai

Scénario :
Imre Kertész d'après son roman
Etre sans destin aux Editions
Actes Sud

Image :
Gyula Pados H.S.C

Montage :
Hajnal Sellő H.S.E

Musique :
Ennio Morricone

Interprètes :
Marcell Nagy
(Gyuri Köves)
Áron Dimény
(Bandi Citrom)
András M. Kecskés
(Finn)
Iózsef Gyabronka
(L'homme malchanceux)
Endre Harkányi
(Old Kollmann)
Daniel Craig
(Sergent de l'US Army)



SYNOPSIS *Etre sans Destin* est adapté du roman éponyme d'Imre Kertész, prix Nobel de littérature en 2002. Premier ouvrage de Kertész publié en 1975, *Etre sans Destin* est un livre émouvant et dérangeant qui raconte l'expérience largement autobiographique d'un jeune juif hongrois dans les camps de concentration allemands, puis son retour à la vie, après la libération des camps.

Gyuri Koves ou «Gyurka», comme l'appellent ses proches, est un jeune adolescent de 14 ans. Un jour, non loin de Budapest, il est arrêté par un policier hongrois. Après une longue attente avec d'autres adolescents, il est emmené vers une destination encore inconnue et qu'il a du mal à prononcer : Auschwitz-Birkenau. Gyurka est ensuite transféré de camp en camp. L'enfer commence : l'humiliation, la faim, le froid, les maladies, le travail forcé, la déshumanisation, la mort, deviennent le quotidien du jeune adolescent. Gyurka, très malade, manque de mourir jusqu'à ce que le camp soit finalement libéré par les Américains. Sur le chemin du retour vers Budapest, sa ville natale, toujours vêtu de ses habits rayés de prisonnier, Gyuri Koves éprouve l'indifférence, voire l'hostilité de la popu-



lation hongroise. Ses anciens voisins et amis le pressent d'oublier les terribles moments qu'il a passés dans les camps, sont gênés dès qu'il évoque son expérience et ses souvenirs du camp. Le jeune garçon est alors livré à lui-même pour comprendre ce qu'il lui est arrivé.

CRITIQUE

Prix Nobel de littérature en 2002, l'écrivain hongrois Imre Kertész a lui-même signé l'adaptation d'**Etre sans destin**, son premier roman publié en 1975, texte largement autobiographique dans lequel il raconte sa déportation, à 15 ans dans différents camps de concentration, dont Auschwitz. Le chef opérateur Lajos Koltai, dont c'est la première réalisation, s'est retrouvé à la tête d'une production coûteuse, présentée au festival de Berlin l'an dernier, qui a connu un grand succès en Hongrie.

Etre sans destin pose évidemment une nouvelle fois le problème de la représentation des camps et des déportés au cinéma. Kertész n'aime pas la **Liste de Schindler**, de Spielberg, mais avait publié un article, «A qui appartient Auschwitz ?» pour défendre la **Vie est belle** de Benigni, qui osait faire de l'humour avec l'holocauste. Pour l'écrivain, l'idée que les camps nazis soient le mal absolu et la destruction massive des Juifs une limite de la représentation ne tient pas debout. Comme il l'a écrit dans un autre livre,

Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas : «Ce qui est réellement irrationnel et qui n'a vraiment pas d'explication, c'est pas le mal, au contraire : c'est le bien.» Le film n'a pas la capacité d'assumer ce que l'écriture de Kertész a de si marquant et moralement audacieux, cette distance ironique du narrateur qui accueille une à une les horreurs de son parcours avec une espèce d'indifférence amusée, allant jusqu'à évoquer la «paix, la quiétude et le soulagement» qu'il ressent alors qu'il n'est plus qu'un squelette dans le froid et la boue du camp.

Koltai sait faire de la belle image, et le pathos retrouve sur l'écran toute la place qui lui avait été refusée entre les pages du livre. Sans doute y a-t-il ici suffisamment de travellings soigneusement cadrés le long des clôtures de barbelés pour exaspérer, mais la force du récit l'emporte avec une même sidérante vraisemblance dans la reconstitution que celle que l'on trouvait dans **Le Pianiste** de Polanski. L'épisode de l'arrestation, le voyage en train, l'arrivée au camp, le travail forcé et la lutte pour la survie suivent d'assez près la chronologie du livre. L'outrance graphique de certains personnages traduit l'exaspération du narrateur devant les comportements absurdes des hommes face à l'adversité. L'alter ego de Kertész, Gyurka (Marcell Nagy, au jeu minimaliste), est, par son impassibilité au cœur du chaos, le plus fidèle porte-parole du livre. La phrase qu'il prononce off à l'heure du retour dans Budapest

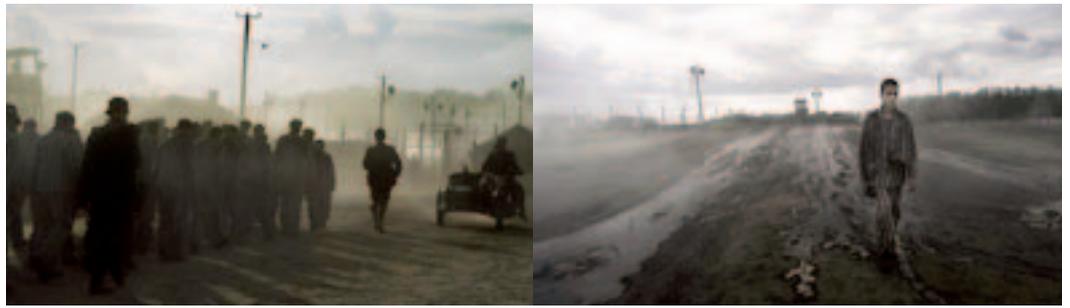
qui va basculer sous la coupe soviétique est celle de la dernière page, formule étrange : «Sur ma route, je le sais déjà, me guette, comme un piège incontournable, le bonheur.»

Didier Péron

Libération - 3 mai 2006

(...) Koltani a confié la caméra à Gyula Pados ; il a tourné son film en couleurs sépia, et donne naissance, sur une musique d'Ennio Morricone (!), à des images éblouissantes, voire lyriques. Les camps de concentration n'ont jamais été beaux comme celui-là : et d'ailleurs, est-ce que les camps de concentration peuvent être beaux ? Koltani fait former un carré par des centaines de prisonniers : une lumière dirigée vient de gauche, tandis que les contours sont estompés sur la droite. Koltani montre que le temps passe : la lumière du jour s'assombrit, et la clarté augmente au petit matin. Koltani nous montre une perspective aérienne des prisonniers dans leurs uniformes rayés, et parcourt lentement les rangées. L'un des détenus, tout à fait sur la droite, tombe ; il s'écroule et perturbe l'ordre. Cela semble drôle, et un spectateur dans la salle réservée à la presse rit. Brièvement, bien sûr, car nous sommes en train d'assister à la projection d'un film sur l'Holocauste, et l'on ne rit pas dans de telles circonstances.

Ce film aborde également la ques- 2



tion des relations avec les personnes non concernées par l'Holocauste, après la libération des camps de concentration. Ces passages du film sont particulièrement réussis, et montrent quelque chose rarement montré jusqu'à présent. Gyuri ne peut plus établir de communication normale avec les personnes qu'il connaissait autrefois. Des membres de sa famille lui posent des questions sur «l'enfer» du camp. «Ce n'était pas un enfer», répond-il. Ils veulent le convaincre qu'il n'a que 15 ans, et qu'il a l'avenir devant lui. Mais Gyuri sait qu'il a surtout «un passé». Il ne sait pas non plus s'il est juif, car il «ne sait même pas s'il existe.»

Ce qui différencie Koltani d'un grand nombre de réalisateurs qui ont montré de façon explicite les horreurs et les crimes des Nazis, comme *The Grey Zone* ou *La chute*, c'est que les scènes d'horreur du film se limitent au quotidien du jeune garçon dans le camp. Un garçon qui a le même âge que lui meurt dans le lit d'à côté. Gyuri s'en rend compte, mais il ne dit rien aux gardiens pendant plusieurs jours, ce qui lui permet de manger les maigres rations du mort.

Nana A.T. Rebhan
www.arte-tv.com/fr

(...) Notion relative par excellence, le bonheur se faufilait dans le roman par effraction lors d'une simple pause. Un temps suspendu dans l'horreur. L'acceptation de règles et du tempo carcéral

étaient en effet des balises rassurantes qui, à contrario, créaient des plages hors du temps, des moments libres, où l'évasion, le rire, les blagues mêmes pouvaient advenir et ... créer une certaine forme de bonheur, certes horrible, mais un bonheur quand même en comparaison des autres heures de la journée. La dépersonnalisation (les prisonniers sont devenus des numéros) alors à l'œuvre reposait notamment sur cette idée de temps volé par des hommes à d'autres hommes. Dommage que ces idées ne pointent qu'en toute fin de film, à travers la nostalgie des camps qu'éprouve Gyurka à son retour. Personne ne l'attend et ne veut ou n'arrive à l'entendre. Il n'existe plus. Alors que là-bas, il avait sa place et avait fini par apprendre son rôle. On pouvait l'aider, le voler, le battre. Il existait pour les autres. Ces simples interactions, son fantôme errant dans la ville ne paraît plus pouvoir les générer.

Être sans destin est donc un film intéressant. Il souffre de la comparaison avec le roman de Imre Kertész, mais mérite largement d'être vu pour ces thèmes, quoique non aboutis, ces qualités esthétiques, même si elles le desservent parfois, et surtout son absence de manichéisme primaire. Il donne surtout envie de se précipiter sur le livre.

Marc Petit
<http://www.fluctuat.net>

CE QU'EN DIT LA PRESSE

Le Nouvel Observateur - n°2165
Pascal Mériegeau

Plus que par les situations et par les gestes, c'est par la lumière que l'émotion surgit, glaçante, impeccable, et par la modestie apparente d'un projet qui, en ne visant à rien d'autre qu'à saisir la trajectoire d'un destin obligé, rend compte d'une réalité mise à nu, dépouillée de tout fantôme.

Score - n°98
Audrey Zeppegno

En opérant un décadre sur le quotidien végétatif des camps de la mort, et en confiant le rôle de cette âme désincarnée à un jeune comédien admirable, **Etre sans Destin** nous relâche à l'air libre avec une boule dans la gorge et l'esprit chamboulé.

Elle - n°3148
Florence Ben Sadoun

L'un des plus beaux plans du film : le moment où, transbahuté dans une charrette, Gyuri voit la vie du camp à l'envers. Sa vie définitivement à l'envers.

Ouest France
Cet adolescent a la bouleversante présence de Marcell Nagy, admirable de bout en bout de présence physique et psychologique pour supporter le poids d'un rôle qui dépasse le cinéma.

L'Express - n°2961
(...) Ce premier film allie la force des images (...) à la justesse du propos. Interprétée par le jeune



CINÉMA[s] LE FRANCE

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com



Marcell Nagy, jeune garçon plein de retenue et de présence, l'œuvre garde sa valeur d'énigme (...).

Studio - n°223

Beau traitement, un peu expressionniste, des lumières et des décors.

20 Minutes

La beauté des images prend trop souvent le pas sur la psychologie d'un héros brillamment interprété par Marcell Nagy. «

Figaroscope - Françoise Maupin

« Le film ne retrouve pas toujours cette subtilité parfois déroutante, mais a néanmoins son style à lui. On ne s'attarde pas sur la machine de mort nazie, on ne recherche pas l'image choc. «

Télérama

Pierre Murat

Un film ambitieux, solennel, digne et passionné. Inattaquable, en somme. Et pourtant contestable. Le malaise naît (...) de la mise en scène de Lajos Koltai, de son parti pris esthétisant, (...) on ne fait pas d'esthétisme sur l'horreur, sous peine de l'embellir et, forcément, de l'affadir.

Le Point - n°1755

Hélas, Koltai, directeur de la photographie du cinéaste hongrois Istvan Szabo, ne songe qu'à enjoliver et à esthétiser cette chronique d'une déshumanisation : jolie lumière sépia, musique envahissante (...), Koltai a peur de son sujet et se permet de faire

du beau sur du «mal», manière de fusiller par la forme ce qu'il raconte sur le fond.

TéléCinéObs

Cette œuvre dense et grave est évidemment un film nécessaire (...). La musique d'Ennio Morricone et le jeu outrancier de l'acteur lestent ici la tragédie d'un pompierisme pesant.

Cinélive n°101

Etrange film qui, au lieu d'inclure le spectateur dans sa dimension tragique, l'en distancie constamment. (...) Loin des standards hollywoodiens, c'est bien, mais la part d'émotion sabrée, ça l'est moins.

Première - n°351

Cette plongée en sépia dans la barbarie quotidienne réalisée par le chef opérateur Lajos Koltai ne parvient qu'à de rares moments à atteindre la fulgurance de l'insoutenable paradoxe d'être vivant au pays des morts et d'aimer la beauté d'un lever de soleil derrière les barbelés...

collaboration avec le plus grand réalisateur hongrois, Istvan Szabo. en vingt-trois ans, Lajos Koltai a ainsi collaboré à 14 films d'Istvan Szabo, dont **Confiance** (1979), **Mephisto** (1981), oscar du meilleur film étranger en 1982, **Colonel Redl** (1985), **La tentation de Vénus** (1991), **Sunshine** (1999), **Taking sides** (2001) ou encore **Adorable Julia** (2003).

En 1987, Lajos Koltai participe à son premier projet aux Etats-Unis, **Gabi**, une histoire vraie de Luis Mandoki suivi, avec le même réalisateur, de **La fièvre d'aimer** (1990), **Born yesterday** (1993), **Pour l'amour d'une femme** (1994). Lajos Koltai a également été le directeur de la photographie de **Week end en famille** de Jodie Foster (1995) et **Malena** de Giuseppe Tornatore (2001) pour lequel il a été nommé aux oscars en 2003.

Etre sans destin est son premier film en tant que réalisateur.

www.films-sans-frontieres.fr

FILMOGRAPHIE

Long métrage :
Etre sans destin

2004

BIOGRAPHIE

Né en 1946 à Budapest, Lajos Koltai est l'un des directeurs de la photographie les plus reconnus dans le milieu du cinéma. Il travaille à la fois aux Etats-Unis et en Europe.

Il est avant tout célèbre pour sa

[Documents disponibles au France]

Revue de presse importante
Positif n°542